

Federica DIÉMOZ, Dorothée AQUINO-WEBER (dir.) avec la coll. de Laure GRÜNER et Aurélie REUSSER-ELZINGRE, *“Toujours langue varié...”* Mélanges de linguistique historique du français et de dialectologie galloromane offerts à M. le Professeur Andres Kristol par ses collègues et anciens élèves, Genève, Droz, 2014, 382 pp.

L’“Avant-propos” (pp. VII-VIII) de ce volume et le témoignage d’ouverture de Zygmunt MARZYS (“Comment Andres Kristol est devenu professeur à l’Université de Neuchâtel et ce qui en est résulté”, pp. 1-2) retracent brièvement le parcours professionnel d’Andres KRISTOL et mettent en lumière l’enthousiasme qui a nourri son activité d’enseignant et de chercheur, ainsi que l’ampleur de ses intérêts et la passion avec laquelle il a su les transmettre, en ouvrant plusieurs parcours de recherche qui sont ici groupés en quatre grandes thématiques autour desquelles sont réunies 25 contributions: “Histoire de la langue française et de la francophonie” (pp. 3-124), “Dialectologie, géolinguistique” (pp. 125-272), “Toponymie” (pp. 273-319), “Sociolinguistique et contact des langues” (pp. 321-377).

Je présenterai en particulier les études qui traitent de phénomènes ou situations linguistiques concernant les espaces francophones, à commencer par celle, de portée plus générale, de Rita FRANCESCHINI, qui réfléchit à “Une définition du lieu du contact linguistique” (pp. 349-362). En proposant un inventaire des espaces de contact potentiels entre le français et les autres idiomes, elle montre les limites des conceptions qui tendent à mettre en parallèle les langues et les territoires nationaux et souligne la centralité, pour la linguistique de contact, des interactions quotidiennes individuelles et des échanges se déroulant dans le réseau de la toile.

Dans une contribution portant sur la Vallée d’Aoste (“La toponymie valdôtaine, de l’oral à l’écrit”, pp. 275-291), Alexis BÉTEMPS explique les dynamiques complexes en jeu dans les dénominations des lieux, entre le francoprovençal, à l’origine des toponymes oraux valdôtains, le français, qui a influencé la forme écrite, et l’italien, introduit arbitrairement à l’époque fasciste; il décrit en outre les efforts des autorités régionales pour rétablir les graphies d’inspiration française, tout en favorisant la circulation des formes francoprovençales pour satisfaire les besoins identitaires de la population.

Plusieurs études portent sur la francophonie de la Suisse. En suivant un ordre chronologique je signale tout d’abord celle d’Elisabeth BERCHTOLD sur “La polyglossie au XV^e siècle à Morat” (pp. 323-328) qui présente les sources disponibles pour examiner la germanisation de cette ville du canton de Fribourg. Georges LÜDI s’occupe, sur la base des documents d’archives du XVIII^e siècle, des “Politiques et

gestion des langues et pratiques linguistiques dans l'ancien évêché de Bâle" (pp. 363-377): il constate que la question de la langue n'est pas une préoccupation majeure à cette époque, et qu'il y a "une très grande incohérence dans les choix de langue", étant donné que l'on "trouve fréquemment les deux langues, avec une apparition précoce du français, mais aussi une permanence de l'allemand jusque dans les dernières années" (p. 376). Christel NISSILLE offre un bel exemple d'une méthodologie de recherche apprise avec Andres KRISTOL, la critique des sources, en mettant en lumière les filiations entre dictionnaires français (Michel-Auguste PEIGNÉ, François LACOMBE) et lexicographie patoise (Louis MATTER-PERRIN, Charles TESTUZ) d'une part et les diverses façons dont LITTRÉ a tiré parti des matériaux et ouvrages de Jean HUMBERT dans l'élaboration de son *Dictionnaire* ("Quand Littré lisait Humbert. Coup d'œil sur les rayonnages des bibliothèques de quelques lexicographes du XIX^e siècle", pp. 67-82). Enfin, Sara COTELLI, s'intéresse aux "Chroniques de langage neuchâteloises des années 1950 à 1970" (pp. 329-348): après avoir retracé la tradition de ces écrits épilinguistiques depuis le début du XX^e siècle, elle approfondit en particulier le traitement des régionalismes dans les chroniques d'Éric LUGIN, Claude-Philippe BODINIER et Georges REDARD, les deux premiers présentant un discours encore proche de la tradition prescriptive du XIX^e siècle, le dernier se situant plutôt du côté descriptif.

Une dernière contribution concernant la francophonie est celle d'André THIBAUT ("L'idéologie linguistique dans le discours littéraire antillais", pp. 99-114) qui se penche sur les essais des auteurs se réclamant de la Créolité pour montrer l'inconsistance de la théorie d'une origine patoise normande du créole. Après avoir prouvé l'invraisemblance, du point de vue du (socio)linguiste historique, des traits linguistiques évoqués, il s'interroge sur les intentions de ces écrivains et en conclut qu'ils visent à "disculper les ancêtres africains pour inculper les ancêtres des blancs-pays quant à la genèse de la langue créole" (p. 112), sans se rendre compte cependant que ce discours n'aboutit pas à une amélioration de l'image de la langue créole, "puisque celle-ci nous est de toute façon présentée comme résultant d'un improbable mélange de patois parlés à l'époque coloniale par des repris de justice et des prostituées" (*Ibid.*).

Cristina BRANCAGLION